CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 26 janvier 2023. « L'Oiseau de feu » et « Le Sacre du Printemps » par Thierry Malandain et le MALANDAIN BALLET BIARRITZ

La Maison de la Danse de Lyon accueillait, le 26 janvier 2023, le Malandain Ballet Biarritz, avec vingt-deux interprètes d'une incroyable virtuosité. Il relevait un défi immense, celui de confronter deux monuments de la musique du XXe siècle, *L'Oiseau de feu* et *Le Sacre du Printemps* d'Igor Stravinski, en une seule et même représentation. Pari réussi avec une éclatante *maestria*, offrant au public lyonnais un voyage aux deux pôles de l'âme humaine, du plus céleste au plus tellurique.

Le rideau s'ouvre sur *L'Oiseau de feu*, signé **Thierry Malandain**. Le fameux chorégraphe nous immerge dans son univers, fait d'épure et de spiritualité. Sa vision est claire : il ne s'agit plus d'un simple conte russe, mais d'une parabole de la lumière, d'un « passeur d'espoir » qui relie la terre au ciel, comme une figure christique ou franciscaine. Les costumes de **Jorge Gallardo**, soutanes sombres pour la masse en proie aux ténèbres et tunique flamboyante rouge et or pour l'oiseau, sculptent cet espace symbolique avec une force picturale saisissante.

Au cœur de cette création, une révélation : **Hugo Layer,** en Oiseau de feu. Sa danse est une incandescence. La grâce infinie de ses bras, l'ampleur de ses battements d'ailes, sa liberté de mouvement contrastent avec la mécanique prostrée de la communauté qu'il vient délivrer. Chaque porté, chaque dialogue chorégraphique avec les humains qu'il touche est d'une beauté rare, faisant de cette première partie un enchantement. C'est un spectacle d'une fluidité et d'une poésie qui captive et émerveille, porté par la musique de Stravinski que Malandain, par sa parfaite musicalité, sert avec une grande intelligence.

Puis, le basculement. Le sacré laisse place au *Sacre.* **Martin Harriague**, le jeune artiste associé de la compagnie, s'empare du monument de Nijinski avec une audace et une intelligence qui force le respect. Là où Malandain prend son envol, Harriague ancre sa danse dans la terre. Son introduction est une idée de génie : alors que résonne le célèbre thème du basson, une horde de danseurs semble s'extraire d'un piano, grouillant, rampant, libérant une énergie brute et primale. Vêtus de blanc, une couleur qui sublime leur gestuelle explosive, ils sont l'incarnation du vivant, de la nature qui s'éveille dans toute sa puissance tellurique.

Martin Harriague ne cherche pas à reproduire le scandale de 1913, mais à en saisir l'essence : une célébration païenne du renouveau, une allégorie du cycle éternel de la vie et de la mort. Sa chorégraphie est une succession de tableaux vibrants : les affrontements de clans, les rondes hypnotiques, les corps qui se cambrent, se soulèvent, portés par les pulsations de la partition Le rituel sacrificiel est d'une violence contenue, d'une beauté tragique, culminant dans une apothéose où l'élue, après avoir été portée et désignée par la meute, s'élève vers la lumière.

Le contraste entre les deux pièces est saisissant, et c'est là toute la force de ce programme. La pureté aérienne de **Thierry Malandain** répond à la puissance tellurique d'Harriague, créant

une soirée d’une densité artistique et émotionnelle impressionnante. Les deux chorégraphes, dans un lien de filiation évident, démontrent que les partitions de Stravinski, loin d’être figées dans le passé, sont des matières vivantes qui se renouvellent sans cesse pour notre plus grand plaisir. Le **Malandain Ballet Biarritz**, avec ce diptyque flamboyant, signe là un pur moment de grâce et de communion avec l’essence même de la danse.

_____

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 26 janvier 2023. « L’Oiseau de feu » et « Le Sacre du Printemps » par Thierry Malandain et le MALANDAIN BALLET BIARRITZ. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 18 janvier 2023. « Casse-Noisette » par Blanca LI

C’était l’un des événements les plus attendus de

la Saison 22/23 de *Montpellier Danse.* Les 18 et 19 janvier 2023, l'Opéra Berlioz de Montpellier s'este enflammé au rythme d'un choc des genres aussi audacieux que réjouissant, avec la présentation de *Casse-Noisette* de P. Ilitch Tchaïkovski, revisité par la chorégraphe franco-espagnole Blanca Li.

Exit ici le tutu et les décors de palais impérial, et place à la rue, à l'énergie brute et à la modernité. **Blanca Li**, véritable touche-à-tout de génie, a transposé l'intrigue du célèbre ballet de Tchaïkovski dans un appartement où une bande de jeunes prépare le réveillon de Noël. Ce parti-pris, résolument contemporain, permet d'installer d'emblée une connexion immédiate avec le public, tout en rendant un hommage malicieux à l'œuvre originale. Le spectacle, porté par une troupe de huit danseurs *hip-hop* madrilènes époustouflants, a offert une expérience visuelle d'une grande richesse. L'intelligence de la chorégraphie réside dans sa capacité à marier la puissance du hip-hop – avec ses figures de *break,* de *popping* et de *voguing* – à la grandeur symphonique de la musique de Tchaïkovski. Loin d'être une simple juxtaposition, c'est un véritable dialogue qui s'installe, où chaque style se sublime mutuellement.

Le clou du spectacle est sans conteste l'incarnation de *Casse-Noisette* lui-même en robot télécommandé, interprété par un danseur prodige du *popping*. Cette idée géniale, qui fait écho à notre époque hyper-connectée, offre des moments d'une drôlerie et d'une virtuosité technique confondante. La scène de la bataille entre les souris et les soldats de plomb est réinventée avec une énergie cartoonesque et irrésistible, tandis que les morceaux intemporels, comme *La Valse des fleurs*, sont magnifiés par cette énergie neuve. Blanca Li n'a pas cherché à copier le chef-d'œuvre de Petipa, mais à s'en

emparer pour créer une œuvre profondément originale, ébouriffante et dansante, et la montée en puissance du spectacle est un véritable crescendo qui culmine sur un final d'une poésie et d'une beauté envoûtantes.

En résumé, cette relecture de *Casse-Noisette* est un hymne à la danse sous toutes ses formes, un spectacle festif, ludique et d'une grande humanité qui a conquis le public de l'Opéra Berlioz. Blanca Li signe là une œuvre magistrale qui prouve, s'il en était encore besoin, que la danse classique est un terreau fertile pour les révolutions chorégraphiques les plus excitantes.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, les 18 & 19 janvier 2023. « Casse-Noisette » par Blanca Li. Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 27 décembre 2022. « Faust » par Jean-Christophe Maillot et

les Ballets de Monte-Carlo

Etrenné en 2007, puis repris en 2014, le *Faust* imaginé par Jean-Christophe Maillot pour les Ballets de Monte-Carlo (dédié à son mentor Maurice Béjart) était le point d'orgue culturel des fêtes de fin d'année à Monaco. Le célèbre chorégraphe s'était déjà confronté au mythe goethien au travers de l'opéra de Charles Gounod, dans une mise en scène pour l'Opéra de Wiesbaden en 2007. C'est d'ailleurs avec une musique « additionnelle » composée par son frère Bertrand Maillot qui cite allègrement la partition du compositeur français, que débute le spectacle, avant que ne soit exécutée, dans son entièreté, la *Faust Symphonie* de Franz Liszt – par rien moins que l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo, dirigés par le chef russe Igor Dronov, dans la vaste enceinte de la Salle des Princes du Grimaldi Forum de Monaco.

Secondé dans la conception d'éblouissants effets visuels par une scénographie épurée de **Rolf Sachs**, les vidéos de **Gilles Papin** (ah, ses immenses sabliers au fatidique décompte !) et les costumes de **Philippe Guillotel**, Maillot développe une approche très fouillée du mythe faustien, bien au-delà des clichés généralement associés à ce fameux pacte d'une âme vendue au diable en échange d'une jeunesse éternelle. L'ambiguïté des attitudes et la psychologie des profondeurs marquent en premier lieu cette captivante proposition chorégraphique, d'essence néanmoins très féminine : de victime présumée, Faust l'humain (**Francesco Mariottini**) devient

l’enjeu d’une subtile rivalité amoureuse entre La Mort (éblouissante **Laura Tisserand** !) et Méphistophélès (**Jaeyong An**) se divertissant d’une joute cherchant à mesurer leur puissance respective, à l’image des dieux de l’Olympe s’amusant des joies et des peines qu’ils infligent aux mortels. La Mort perd la première manche à l’acte I contre Méphisto mais gagne une revanche décisive à la fin de l’acte III en réunissant Faust et Marguerite (**Ashley Krauhaus**), tous deux sauvés par une divine rédemption. Mais que penser, en revanche, de cette même Mort que l’on voit escalader une échelle montant vers les cintres sur les derniers accords ?…



De son côté, l’OPMC soutient magnifiquement les envoûtantes images qui défilent sur le plateau. Le premier mouvement est, de ce point de vue, superbement construit, entre les

interrogations empressées du savant, la vigueur de ses aspirations, et enfin la rêverie amoureuse. Il faut dire que les timbres et les phrasés des instrumentistes sont remarquablement soignés. Le mouvement de Marguerite est habilement conduit, et surtout les bois impriment toute la sensualité requise ici. On pourrait en dire autant d'un troisième mouvement, dédié à Méphistophélès, d'une même exactitude. S'attelant à faire ressortir la modernité de cette partie, **Igor Dronov** en donne une lecture probante dans sa rationalité, et de façon tout aussi heureuse, le chef revient à une générosité bienvenue dans le *Chorus mysticus* final, typique des ouvrages de Liszt et de sa « *manie de l'apothéose* », selon le mot de Richard Wagner. Le grandiose effet de contraste est ici pleinement atteint, et tant au **Chœur masculin de l'Opéra de Monte-Carlo** qu'au ténor wagnérien **Robert dean Smith**, il n'y a que des louanges à adresser.

Une superbe soirée de danse et de musique sur le *Rocher*, et vivement maintenant « *La Belle* » et « *Cendrillon* » au menu des mois à venir !



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 27 décembre 2022. « Faust » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 22

décembre 2022. « Don Quichotte » de Ludwig MINKUS par Kader BELARBI et le ballet du Capitole

« La Clemenza di Tito », opéra sous-évalué, méprisé, écarté du catalogue « noble » de Mozart ? Certes oui ! A tort ou à raison, critiques et musicologues ont aimé minorer la partition de 1791. Dans les faits, le dernier « seria » de Mozart fut brossé en à peine trois semaines par un compositeur pris entre la conception simultanée de « la Flûte Enchantée » menée avec la complicité de l'homme de théâtre Schikaneder, et celle du « Requiem » pour le comte Walsegg, en hommage à sa défunte épouse.

CRITIQUE, danse. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 10 au 31 décembre 2022). PROKOFIEV : « Cendrillon » par David BINTLEY et le Ballet de l'Opéra national de Bordeaux

Monument musical, le massif des neuf symphonies de Beethoven repousse les limites de l'orchestre haydnien, s'émancipe, portant les idéaux romantiques et l'ambition d'un homme

confronté aux affres du destin. Bilan sur les 9 cimes de ce paysage symphonique exceptionnel.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 2 décembre 2022. « Kontakthof » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris

Qui donc est elle? Virginaliste de bonne famille, assise dans le coin à peine éclairé d’une pièce richement décorée, la jeune femme de Vermeer exprime allusivement sa conception de l’amour. Amour idéal et vertueux fondé sur l’harmonie et la concorde.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 25 oct 2022. Mayerling. K MacMillan, Hugo

Marchand, Dorothée Gilbert, Martin Yates



Nous sommes au Palais Garnier pour l'entrée au répertoire de l'Opéra de Paris du ballet néo-classique de **Kenneth MacMillan** : **Mayerling** ; un moment très attendu des amateurs de grands ballets narratifs, avec les Étoiles Hugo Marchand et Dorothée Gilbert dans les rôles principaux et le chef Martin Yates à la direction de l'orchestre de l'Opéra. Une soirée bouleversante d'intensité, riche en drame et en virtuosité. Créé en 1978 au Royal Ballet de Londres, Mayerling est le 6ème ballet de Kenneth MacMillan à entrer au répertoire de la Grande Boutique parisienne. Le public apprécie déjà régulièrement le très célèbre ballet « L'histoire de Manon » de ce maître incontestable de la danse britannique, avec les qualités singulières de son langage chorégraphique néo-classique, axé sur l'aspect acrobatique et l'expression dramatique des interprètes. Inspiré d'une anecdote historique, le double suicide (ou meurtre ?) de l'archiduc Rodolphe, prince héritier de l'Empire Austro-hongrois, et de sa maîtresse la baronne Mary Vetsera dans un pavillon de chasse à Mayerling, près de Vienne ; le ballet est une variation résolument moderne sur le thème de… Roméo et Juliette !

Sexe, violence, décadence

L’Étoile Hugo Marchand interprète Rodolphe pour la première (il y a au total 4 distributions différentes à l’affiche). Un rôle redoutable et intense, qui sollicite en permanence les qualités techniques et expressives du danseur, presque toujours présent sur scène au cours des 3 actes. Ce fantastique rôle de prince tourmenté, épris d’une ambiguïté mystérieuse qu’il ne peut résoudre que par la mort, correspond merveilleusement au danseur. En effet, Hugo Marchand est fort d’un magnétisme fiévreux dès le premier acte, effréné et scabreux. La fin de cet acte, terrifiante nuit de noces du prince avec la princesse Stéphanie interprétée brillamment par la Première Danseuse **Sylvia Saint-Martin**, est un duo sadique où la perversité mène la danse ; il se termine, après un certain nombre de portés dangereux avec une tête de mort et un revolver comme compagnons ; … dans un viol domestique au milieu de somptueux décors et costumes historiques de Nicholas Georgiadis.

Le deuxième acte est le moment où se révèle véritablement le couple pathologique du prince avec Mary Vetsera, interprétée magistralement par la splendide Étoile **Dorothée Gilbert**. Un couple pervers qui coupe le souffle par la symbiose des mouvements vertigineux ; tout y fascine et effraie l’auditoire constamment. Dans leur puissant duo à la fin de l’acte, la baronne reprend le revolver et la tête de mort de l’acte précédent et s’adonne à un jeu où les pulsions sexuelles des personnages sont mises en mouvement. C’est pour elle peut-être un jeu excitant de tension et de relâche, motivé par un étrange mélange de sensibilité dévoyée et d’attirance bravache. Mais pas de relâche pour lui, juste de la tension qui monte en puissance, comme sa folie. Les Étoiles sont particulièrement convaincantes dans l’incarnation psychologique des rôles, leur caractérisation ardente dramatiquement est rehaussée merveilleusement par l’exécution irréprochable des mouvements et enchaînements acrobatiques, grimpants, sinueux. Leur duo final, au troisième acte, est virtuosité et désolation. Un couple tragique et moche avec la

plus grande harmonie de lignes ; un couple ravissant dans son excellence technique et surprenant dans le haut impact émotionnel de l'interprétation.
Chez les très nombreux rôles solistes l'excellence est au rendez-vous, également. Remarquons la Première Danseuse **Hannah O'Neill** dans le rôle piquant de la comtesse Marie Larisch, pleine d'esprit et techniquement géniale de sa couronne aux pointes, mais aussi avec une certaine profondeur amère dans la caractérisation qui la rend davantage touchante. Le Corps de ballet est à son tour hyper réactif et hyper actif, plein de brio, du début à la fin.
Enfin, remarquons l'autre performance étonnante, inoubliable de la représentation : celle de **l'Orchestre de l'Opéra** sous la direction impeccable de **Martin Yates**. Pour la création mondiale du ballet aux années 70, John Lanchberry s'est donné la tâche de sélectionner, arranger et orchestrer uniquement des œuvres, plutôt rares, de Franz Liszt, l'austro-hongrois. Le résultat est intelligent, pragmatique et fonctionnel, mais dans les mains habiles de ses interprètes à cette première parisienne, il est d'un plus grand impact musical. Le ballet offre aussi un joli cadeau aux amateurs du chant lyrique, avec l'interprétation ponctuelle d'un lied sur scène (superbes **Juliette Mey** et **Michel Dietlin** au chant et au piano). Félicitations à toutes les équipes pour cette entrée au répertoire incroyable. A l'affiche au Palais Garnier de l'Opéra national de Paris du 25 octobre jusqu'au 12 novembre 2022.

CRITIQUE, DANSE. PARIS, Palais Garnier, le 25 oct 2022. Mayerling. Kenneth MacMillan, chorégraphie.

Hugo Marchand, Dorothée Gilbert, Etoiles. Ballet de l’opéra. Juliette Mey, artiste lyrique invitée. Michel Dietlin, piano. Orchestre de l’Opéra national de Paris. Martin Yates, direction musicale – Photo : © Ana Ray / OnP 2022

CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER I

Le Théâtre des Salins de Martigues, déjà reconnu pour sa programmation chorégraphique d’une exigence rare, accueillait pour une soirée d’exception le célèbre *Nederlands Dans Theater* (NDT1). Composée de vingt-huit des danseurs les plus prodigieux de la scène contemporaine, la formation d’élite de la compagnie a offert un triptyque d’une intensité rare, scellant l’alliance parfaite entre un lieu audacieux et une compagnie de légende. Ce fut un rendez-vous avec l’excellence, un moment de pur éveil artistique.

La soirée s’est ouverte dans un univers cinématographique et onirique avec ***La Ruta*** de l’Argentine **Gabriela Carrizo**. D’emblée, le spectateur est happé par une atmosphère de

noirceur et d’étrangeté, une rêverie hypnotique qui oscille entre le cauchemar et la poésie la plus pure. Dans une scénographie évoquant un arrêt de bus perdu sur une route isolée, baigné d’ombres et de mystère, les interprètes déploient une gestuelle d’une virtuosité confondante, où les corps se tordent, chutent et se relèvent dans une sorte de transe collective. La chorégraphe, connue pour son univers baroque et absurde avec la compagnie *Peeping Tom*, nous entraîne dans un flux d’images saisissantes, des sons de crashs aux apparitions fantomatiques, où le rire et l’effroi se côtoient. Cette plongée dans le subconscient, portée par une interprétation époustouflante, a littéralement captivé le public.



Après cet orage sensoriel, la soirée a pris une tournure plus méditative et abstraite avec ***Gods and Dogs*** du légendaire **Jiří Kylián.** Pour cette centième création pour le NDT, le maître tchèque signe une ode à la beauté, une exploration des frontières, aussi poreuses qu’invisibles, entre la perfection et l’animalité, la raison et la démence. Sur un arrangement

électroacoustique du *premier quatuor à cordes* de Beethoven, les danseurs dessinent des lignes d’une pureté absolue. Les jeux d’ombres et de lumières sont si parfaitement maîtrisés qu’ils semblent donner vie à une autre dimension. Le rideau de lamettes argentées qui s’abat en fond de scène crée un effet de transe, tandis que les corps, en perpétuelle recherche de connexion, disparaissent et réapparaissent dans un ballet d’une grâce infinie. Ce fut un moment suspendu, d’une beauté presque surnaturelle, qui a rappelé pourquoi Kylián reste l’un des plus grands visionnaires de son art.



Enfin, le programme s’est achevé par une œuvre d’une ambition et d’une urgence bouleversantes : ***Figures in Extinction [1.0]*.** Cette collaboration entre la Canadienne **Crystal Pite** et **Simon McBurney,** le génial metteur en scène, a électrisé la salle. Il s’agit d’une réponse chorégraphique vibrante à la crise

climatique, une litanie des espèces disparues qui prend vie sous nos yeux à travers les corps des danseurs. La magie de Pite réside dans sa capacité à transformer la matière humaine en une multitude de formes animales, végétales ou minérales, créant des tableaux d'une beauté sidérante. Portée par le souffle et les mots de McBurney et une bande-son immersive, chaque séquence est un choc esthétique et émotionnel. Le spectacle se termine sur une note de puissant espoir, célébrant la force de la connexion humaine face à l'effondrement du monde.

En conclusion, ce programme était un véritable défi technique et artistique, relevé avec une maîtrise stupéfiante par les danseurs du ***NDT1.*** Le **Théâtre des Salins**, fidèle à sa réputation, a offert un écrin parfait à cette démonstration d'art total. Loin d'être un simple divertissement, cette soirée fut une expérience sensorielle et intellectuelle complète, une célébration de la beauté et de la résilience de l'art qui restera gravée longtemps dans les mémoires.

CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER I. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAOUI et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève

Le 32e festival *« Le Temps d'aimer la danse*« s'est achevé sur une note d'une magnifique intensité. Pour sa clôture, la fameuse salle biarotte *La Gare du Midi* a eu l'immense privilège d'accueillir le Ballet du Grand Théâtre de Genève, dirigé par le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui, qui présentait un diptyque saisissant : *Faun*et*Noetic*. Une démonstration éclatante de la puissance et de la singularité de cette compagnie, qui a électrisé un public conquis, venu en nombre pour cet événement chorégraphique.

La soirée s'ouvre sur un duo d'une sensualité primitive, ***Faun***. **Sidi Larbi Cherkaoui** s'empare du mythe immortel de Nijinsky, non pas pour le copier, mais pour le réinventer en profondeur. Fini le simple éveil d'un désir, place à une confrontation animale et viscérale. Les interprètes, portés par la musique envoûtante de Debussy, entremêlée d'incises orientalisantes

signées **Nitin Sawhney**, ne sont plus une nymphe innocente et un satyre en chaleur. Ce sont deux créatures d'égale puissance, d'une souplesse et d'une désinvolture presque animales, qui dansent l'exploration mutuelle, l'hybridité des corps et des sexes. La chorégraphie, faite de mouvements anguleux et de tensions-relâches, sublime l'aspect archaïque et primitif du récit, loin des clichés érotiques pour offrir une réflexion sur l'identité et la connexion à l'autre. Une performance de haute voltige pour les deux danseurs, d'une technicité époustouflante.



Puis, après ce voyage aux origines du désir, le **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous projette dans une dimension vertigineuse avec ***Noetic***. Créée en 2014, cette pièce est un « *ballet philosophique* » où la danse devient le langage du cosmos. Face à une scénographie minimaliste d'**Antony Gormley**,

faite de longues bandes de fibre de carbone, vingt danseurs en costumes épurés créent un kaléidoscope vivant. Ce qui n'était qu'une ligne droite se métamorphose, par les gestes des interprètes, en cercles, en spirales, en une gigantesque sphère rappelant les modèles atomiques, nous rappelant que « *tout est dans le flux et que rien n'est droit*« .

Noetic est une expérience sensorielle totale. La musique complexe de **Szymon Brzóska**, mêlée aux percussions japonaises envoûtantes de **Shogo Yoshii** et à la voix monodique de la soprano **Ana Vieira Leite**, crée un univers sonore fascinant. La danse, quant à elle, oscille entre une fluidité organique et une mécanique précise, évoquant tour à tour un banc de poissons, un rouage d'horloge ou les réflexions d'un esprit en ébullition. Le chorégraphe explore notre besoin de contrôler le monde, notre interconnexion avec l'univers, et la connaissance intuitive qui sommeille en nous, le tout porté par un corps de ballet d'une homogénéité et d'une énergie confondantes.

Deux œuvres, deux mondes, un même génie. *Faun* et *Noetic* incarnent à la perfection la vision du nouveau directeur du Ballet de Genève : une danse exigeante, intellectuelle, mais profondément sensorielle et humaine.

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAOUI et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Olivier Houaix

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo & Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la L.A. Dance Project Company

Il y a des soirées qui marquent l'histoire d'un festival. La représentation de *Roméo & Juliette Suite* par Benjamin Millepied et sa *L.A. Dance Project Company,* donnée dans l'écrin du Grand Théâtre Antique de Lyon dans le cadre des 76èmes *Nuits de Fourvière*, fut de celles-là. Une véritable claque artistique !

Rentré en France avec une création mondiale qui a déjà fait sensation à *La Seine Musicale* et Outre-Atlantique, le chorégraphe a relevé un pari risqué : confronter la tragédie shakespearienne sur la musique puissante de *Roméo et Juliette* de **Sergueï Prokofiev** à la rugosité des pierres antiques. Pari réussi, et au-delà : loin d'être écrasée par ce cadre majestueux, la pièce de **Benjamin Millepied** l'a magnifié, créant un dialogue saisissant entre l'architecture bimillénaire et la modernité la plus vibrante.

Car ce *Roméo & Juliette* est tout sauf un ballet classique. Millepied a insufflé une énergie électrique, une fusion époustouflante entre la rigueur du ballet et la liberté du mouvement contemporain. Les seize danseurs du ***L.A. Dance Project***, portés par la partition éternelle de Prokofiev, ne racontent pas une histoire poussiéreuse : ils incarnent des jeunes adultes du monde urbain d'aujourd'hui, révoltés par des normes sociales liberticides qui rendent leur amour impossible.



Ce qui a littéralement scotché le public lyonnais, c'est le dispositif scénique unique imaginé par Benjamin Millepied. Un caméraman en direct, épaule, suit les danseurs sur scène… mais aussi dans les coulisses, dans des recoins insoupçonnés du théâtre antique. Les images sont projetées en temps réel sur un immense écran. On passe de la scène à l'écran, du réel au filmé, dans un vertige théâtral qui plonge le spectateur au cœur même de l'intrigue. On est à la fois spectateur du drame et voyeur privilégié de ses coulisses, une immersion totale dans la « *réalité brutale de toutes nos amours*

impossibles« . C’est audacieux, d’une modernité folle, et sublimement maîtrisé.

Autre coup de génie, et non des moindres : la distribution des amants maudits change à chaque représentation. Dans une célébration universelle de l’amour, Millepied a choisi de dépasser les normes de genre, faisant s’aimer indifféremment des couples homme-femme, homme-homme ou femme-femme. Dans le cadre solennel de Fourvière, cette vision résolument moderne a résonné comme un manifeste d’humanité et de liberté.

Au final, Benjamin Millepied a prouvé que *Roméo & Juliette*, ses passions, ses révoltes et son cri d’amour, peut être plus vivant que jamais. Ce spectacle immersif, qui mêle avec un talent rare la danse, le cinéma et le théâtre, restera comme l’un des moments les plus forts des ***Nuits de Fourvière 2022*** . Une sacrée rentrée en France pour le chorégraphe !

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo & Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la compagnie L.A. Dance Project. Crédit photo (c) Paul Burdrel et Julien Benhamou